



lost à Lisbonne

Sorti l'an dernier, le film de **Raúl Ruiz**, *Mystères de Lisbonne*, devient un feuilleton télé de six heures. Le cinéaste chilien concilie les charmes du récit rocambolique du XIX^e siècle et de la série contemporaine. Toute l'évidence d'un chef-d'œuvre.

Quelquefois, les rêves de spectateurs sont deux fois accomplis. La sortie en salle des *Mystères de Lisbonne* cet automne avait comblé nos attentes. Folie romanesque et destins croisés, hauts et bas de l'existence, retournements de situation, exotisme des décors et des accents... Raúl Ruiz offrait une fresque qui, par l'alliance de la malice à froid et de la souveraineté plastique, déminait tranquillement tous les pièges de la fiction historique en costumes.

Que demander de plus ? Le peuple a faim, donnez-lui donc de la brioche. Arte propose ce mois-ci la version télévisuelle, soit un feuilleton de six épisodes diffusés sur deux soirées qui prolonge le plaisir automnal ou plutôt en déplie patiemment les replis.

Pour reprendre une image de Ruiz qui se décrit en archer ayant fort à faire avec son carquois, là où le film lançait plusieurs flèches à la fois et menait leurs trajectoires de front, la version télé redéploie le jeu, le met à plat comme on dessine une carte aux trésors après avoir trouvé l'or, et lance six flèches les unes après les autres.

Dans le premier épisode, "L'Enfant sans nom", un petit garçon qui se croyait orphelin se découvre une mère interdite de l'aimer

par la cruauté sans nom d'un beau-père. Dans le deuxième épisode, "Le Comte de Santa Bárbara", la cruauté sans nom de ce beau-père vacille sous le coup des ajustements de la vérité et gagne en émotion – car dans *Mystères de Lisbonne*, les méchants ne sont jamais aussi méchants que leur légende, et les gentils toujours plus complexes.

Dans le troisième épisode, "L'Enigme du père Dinis", qui comporte un certain nombre de scènes inédites par rapport au film de cinéma, on revient sur le personnage phare et caché de la série, un bon Samaritain aux pouvoirs quasi occultes qui traverse les épisodes et agit en sous-main sur le destin des uns et des autres.

Dans le quatrième épisode, totalement inédit, "Les Crimes d'Anacleto dos Remédios", c'est l'histoire d'une mère sans scrupules qui assassine le curé hypocrite père de ses filles, prostitue sa progéniture avant de trouver la rédemption. Dans le cinquième épisode, "Blanche de Montfort", c'est la partie française du récit qui est proposée, autour d'un trio jaloux qui se dispute les faveurs de la boudeuse Léa Seydoux. Dans le sixième épisode, "La Vengeance de la duchesse de Cliton", une jeune femme



Clotilde Hesme et
Ricardo Pereira

La fiction engendre la fiction par un effet de contagion aux effets aussi vénéneux qu'enivrants

en riche séducteur au charme claquant); le père Dinis, un extraordinaire personnage de passeur qui veille à assurer la bonne fortune des faibles, croisement du Cagliostro de Dumas, du Jean Valjean de Victor Hugo et de *L'Ami commun* de Dickens (ce dernier était déjà une référence cachée de *Lost*, souvenez-vous). Trois adultes donc, aux traits forts, attendris par le petit orphelin dont l'ombre plane sur le récit et qui donne toute sa tonalité déchirée au feuilleton. Le casting, majoritairement portugais, rappelle le jeu prodigieux de ces acteurs si différents des comédiens français et anglo-saxons, à la fois torturés et capables de saillies grotesques, et avec des physiques qui ont gardé quelque chose du romantisme accidenté du XIX^e siècle.

Avec son génie œcuménique, Ruiz a réussi à concilier le sens classique du feuilleton [jeu des destins croisés, des coups du sort, de la relance gratuite du récit – l'auteur du livre-matrice, Camilo Castelo Branco, écrivait des pages au kilomètre]; le sens contemporain de la série (une intrigue pour chaque épisode, tragique des événements tempéré par l'ironie, patience prosaïque du récit, sens de la rime); la mise en scène de cinéma (l'œil précis du metteur en scène derrière chaque plan); la productivité de la télé (faut que ça avance pour le bien de tous); le sens souverain du cinéma (le temps comme force souterraine de l'art qui lance et abolit toute chose en un même mouvement : le premier épisode est déjà une mise au tombeau, le dernier résonne comme une renaissance paradoxale).

Le film était tout à la gloire secrètement épanchée des orphelins de tout bord, désormais consolés par la générosité fictionnelle de la télévision, les divagations étaient solitaires, elles sont maintenant choyées. **Axelle Ropert**

Mystères de Lisbonne de Raúl Ruiz. Episodes 1, 2 et 3, le jeudi 19 mai. Episodes 4, 5 et 6, le vendredi 20 mai, à 20 h 40 sur Arte
Coffret DVD collector Le film et le feuilleton en 6 épisodes [exclusivité FNAC, 49,99€].

au poste

états critiques

Entre bloggeurs et amateurs, la critique cinéma peine à trouver son souffle.

La critique de cinéma ne suscite plus les bannissements dont elle fut souvent l'objet. Sa vitalité, mesurable au poids des polémiques, semble s'être un peu éteinte.

Après avoir incarné la figure de la cruauté, le critique de cinéma serait devenu celle de l'indifférence, perdue dans un paysage désormais beaucoup trop vaste et disséminé pour avoir encore prise sur lui. C'est l'hypothèse qui se dégage de l'enquête de Jean-Jacques Bernard et Julien Sauvadon, Tous critiques?

A la parole des journalistes estampillés experts, se mêle aujourd'hui celle des "amateurs", dont le "sacre", pour reprendre l'expression du sociologue Patrice Flichy, est désormais acté.

Bonne ou mauvaise, la foi du critique a gagné les Eglises cinéphiles, que l'on compte par centaines sur le Net, nouvel espace de l'évangélisation. Le monopole de la critique s'est fissuré sur le mur d'un partage inédit, démocratique et horizontal. Cet élargissement de la parole critique peut se voir comme le signe de la centralité persistante du cinéma

dans l'imaginaire contemporain, mais aussi comme le premier signe d'un deuil "professionnel", contre lequel s'organisent quelques rares espaces de résistance. Le magazine animé par Frédéric Beigbeder, Le Cercle, incarne à la télé le lieu le plus riche et palpitant : les critiques s'affrontent avec joie et virulence, et déploient un art consommé du jeu oratoire et de l'analyse.

Outre qu'elle assume la simplicité de son dispositif efficace (des gens discutent autour d'une table), l'émission suggère que la profession de critique ne disparaîtra que le jour où les médias n'y croiront plus : ils auront définitivement tort.

Tous critiques?, documentaire de Jean-Jacques Bernard et Julien Sauvadon, samedi 21 mai à 21 h 45 sur Ciné Cinéma Club Le Cercle, samedi 21 mai à 11 h 35 sur Canal+, en clair

Jean-Marie Durand